

l'aimer, mais je n'ai pas eu assez de force pour lutter... Rosa, je le voyais là, tous les jours, près de toi... S'il s'éloignait, tu me parlais encore de lui, de la noblesse de son âme... Tu m'apprenais à l'aimer... Tu jetais le trouble dans mon cœur, tu me poussais vers l'abîme... et, sans le comprendre, sans me rendre compte de ce qui se passait en moi, je l'aimai... d'amour !... Quand je le compris, il était trop tard !... Si tu savais combien de nuits j'ai passées, agitée par une fièvre brûlante, te demandant pardon, appelant la mort à grands cris... la mort, mon seul refuge ! car j'aimais ton fiancé, ton époux !... Ah ! pardon, pardon !... mais j'ai tant souffert !...

Rosa restait toujours immobile, les mains en croix sur sa poitrine ; son œil sec et fixe semblait fasciner sa coupable sœur,

—Et Gaston vous a dit qu'il vous aimait... qu'il ne m'aimait plus ?...

—Et vous aussi vous lui avez dit que vous l'aimiez ? Répondez donc !...

—Oui...

—Et quand donc ?

—Hier.

—Hier ! oui, je me rappelle maintenant... Mme de Sanonges était ici ; et vous, tous deux, seuls, vous étiez dans le parc... il est rentré sans vous... il était troublé... et lorsque mon regard a cherché le sien, il s'est détourné, et une brûlante rougeur a couvert son front... il avait honte !... Oui, vous lui avez dit : Je t'aime ! et vous avez demandé à Dieu pourquoi il m'avait oubliée en ce monde ; vous vous êtes peut-être demandé si je vivrais toujours... Rassurez-vous, le coup est porté... la blessure profonde... et bientôt...

—Ah ! Rosa, tu es sans pitié !... moi, désirer ta mort ! Oh ! mon Dieu ! je suis bien punie... un tel soupçon dans ton âme, Rosa ! tu aimes et tu ne comprends pas ma faute ?... Avant de me trouver criminelle, tu ne me vois pas malheureuse ? tu vois mes larmes et tu ne crois pas à mon repentir ?... Oui, j'aime Gaston... Son amour, s'il ne t'eût pas d'abord appartenu, m'aurait rendue fière ; mais devant l'abîme qui nous séparait et dont j'ai sondé la profondeur, je n'ai rien trouvé dans mon cœur qu'une douleur qui doit être éternelle... et j'ai une plainte !... Rosa, au nom de ma mère mourante qui m'a confiée à toi, pardonne, pardonne-moi !... Une erreur égare Gaston ; lorsqu'il ne me verra plus, lorsqu'il sera toujours avec toi, toi si belle, si bonne, il m'oubliera... Eh bien, éloigne-moi, ouvre-moi les portes d'un couvent ; là, je dirai au monde un éternel adieu, et ma vie s'écoulera en priant Dieu pour toi et pour lui... Rosa, je t'implore à genoux ! pardon ! pardon !...

Rosa était retombée assise : sa main se posa sur la tête inclinée d'Ernestine, des larmes coulèrent lentement sur ses joues décolorées.

—Enfant, dit-elle d'une voix tremblante, je te pardonne... J'étais folle de t'accuser... c'est moi qui ai tout fait... Enfant, ne pleure plus... je te pardonne... —Oh ! je te retrouve !

—Et lui... tu l'aimes donc bien ? Oui... oui, je comprends tes souffrances, ta passion... Il est si beau, Gaston ! une âme si noble, une intelligence si puissante ! Son amour élève et grandit, et moi, je l'ai perdu !... je l'ai mis à une trop cruelle épreuve ; j'ai tout sacrifié à de vaines convenances. J'ai voulu que deux années aient refroidi la tombe de mon époux, et j'ai laissé épuiser cette source d'amour qui était toute ma vie !... Toi, tu étais belle et pure ; tu lui donnais ta jeune âme riche d'illusions et d'innocence, tu l'as emporté... Moi, il ne m'aime plus. Oh ! tu ne peux comprendre ce qu'il y a d'affreux dans cette pensée : il ne m'aime plus !... Mon Dieu !... Mon Dieu !... j'en mourrai !

—Rosa !

—Non... non... je suis folle... pardon à mon tour, pardon pour ma faiblesse... Mais, vois-tu, je n'étais habituée au bonheur, j'étais montée bien haut dans mon beau ciel !... et la chute a été si rapide ! Laisse-moi pleurer... laisse-moi pleurer... j'étouffe !

—Ma sœur... ma pauvre sœur !...

Rosa pencha la tête sur le sein d'Ernestine et, pendant quelques instants, ses larmes coulèrent en silence ;

puis elle se releva, essuya les pleurs qui inondaient son pâle et beau visage :

—Maintenant, ma sœur, séparons-nous, tu as besoin de repos... Moi, j'ai besoin de me recueillir... Demain je commence une nouvelle vie. Entre ce soir et demain, de longues années passeront ! Il le faut... Tout ce que j'exige de toi, c'est que jamais un mot ne ne rappelle cette fatale soirée... Tu me le promets ?

Ernestine fit un faible mouvement ; elle ne pouvait répondre, suffoquée qu'elle était par ses larmes.

—N'oublie jamais que la douleur que je t'ai laissée voir est un secret entre Dieu, toi et moi... Va... ma sœur...

Elle déposa un baiser sur le front brûlant de la jeune fille, et lui fit signe de s'éloigner ; puis elle rentra dans son appartement.

Ce qui se passa dans l'âme de la malheureuse Rosa pendant cette longue nuit de douleur, nul ne l'a su, nul n'a épié au chevet de son lit le terrible combat qui se livrait dans son sein, nul n'a écouté ses sanglots, ses prières, qui demandaient à Dieu la paix du cœur.

Mais le matin, à peine si le jour éclairait la chambre à coucher, que déjà elle écrivait à Gaston ; elle lui demandait de se rendre près d'elle à neuf heures. Un domestique porta sa lettre au château du comte, qui n'était qu'à une demi-lieue du sien.

Le front de Rosa était calme ; comme elle l'avait dit, des années de souffrances s'étaient écoulées ; pendant la nuit elle était calme, mais ses joues étaient couvertes d'une rougeur qui trahissait une fièvre dévorante ; sa parole était brève, par moment ses mouvements étaient brusques et saccadés, puis elle semblait s'affaïsser sur elle-même, faible, épuisée : telle, une pauvre fleur que l'orage a déchirée et qui s'incline sur sa tige pour mourir.

A neuf heures, le comte parut, son regard inquiet cherchait à lire sur les traits de Rosa le motif de ce rendez-vous ; elle ne lui laissa pas le temps des conjectures, et, sans lever les yeux sur lui, d'un ton calme mais froid :

—Monsieur le comte, dit-elle, sans doute nous n'étions pas faits l'un pour l'autre ; nous nous sommes trompés tous les deux, et, faute d'une explication franche, vous alliez vous condamner, vous... et une autre personne... à un malheur éternel.

—Rosa ! que voulez-vous dire ?

—Dispensez-vous d'essayer un rôle indigne de vous, monsieur le comte. Votre union avec moi est désormais impossible : elle vous rendrait malheureux !...

—Rosa ! quoi qu'il arrive, vous avez reçu mes serments, je sais les devoirs qu'ils m'imposent... je les accomplirai tous.

—Je vous remercie, monsieur le comte, mais je ne veux pas de votre sacrifice... Ne m'interrompez pas, je sais tout : vous aimez ma sœur... et ma sœur vous aime.

—Grand Dieu ! qui vous a dit ?...

—Mon cœur d'abord... et ma sœur elle-même.

Le comte était atterré.

—Oh ! madame, que je suis coupable !

—Je ne vous fait pas de reproches, monsieur ; c'est moi sans doute qui n'ai pas su conserver un amour que j'avais inspiré ; seulement j'aurais voulu de votre part plus de franchise.

—L'aurais-je jamais osé ?

—Et vous osiez faire le malheur de toute ma vie ! car j'aurais été malheureuse, monsieur le comte, de vos propres souffrances, car il n'était pas une de mes joies qui pût racheter les larmes de ma sœur... Mais encore une fois je vous pardonne... vous êtes bons tous deux... tous deux la passion vous a égarés... vous n'aviez pas cru m'affliger, vous m'aviez oubliée... Notre contrat devait se signer demain, il n'y aura que le nom à changer, car je laisse dès à présent à ma sœur la fortune que je vous apportais.

—Jamais, jamais je ne consentirai...

—Que voulez-vous dire ?

—Madame, je sais tous mes torts, et je dois m'en punir ; je sais que je suis indigne de vous, mais je ne puis épouser votre sœur, lorsque c'était vous...

—Monsieur, monsieur, voulez-vous donc faire deux victimes !...

Gaston la regarda avec une sorte d'effroi, car elle était devenue d'une étonnante pâleur. En ce moment, Ernestine entra et laissa échapper un faible cri à l'aspect du comte. Rosa lui tendit la main :

—Ernestine, M. le comte vient de me demander ta main... Que le passé soit oublié !... lui aussi il sera mon frère...

Après trois semaines de préparatifs, Rosa avait servi de mère à sa sœur ; elle lui avait attachés la couronne virginale et l'avait remise aux mains de son époux. Le mariage s'était fait avec pompe ; Ernestine, en voyant le sourire doux et calme de sa sœur, avait espéré la guérison de son âme. Gaston lui-même commençait à croire qu'il n'avait point été aimé.

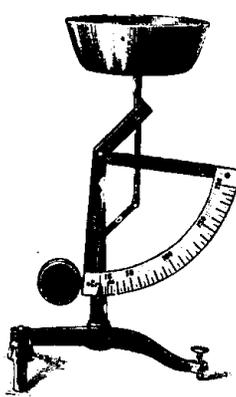
Huit jours après cette union, la grille du château de Rosa de Vincenne était tendu de noir. Un cercueil en sortit au son lugubre des cloches. Une jeune femme, baignée de larmes, le suivait : c'était Ernestine. Un jeune homme, pâle et sombre, la soutenait : c'était Gaston. Rosa s'était éteinte doucement dans leurs bras sans donner un seul signe de souffrance, sans laisser échapper une plainte, un regret, et ses regards mourants s'étaient arrêtés doux et tristes sur Gaston.

Depuis ce moment, Ernestine vit retirée dans son château. Gaston, obsédé par le remords, s'éloigna peu à peu de sa triste compagne. Séparés moralement, ils expièrent ainsi leur faute première, et souvent on vit Gaston agenouillé sur la tombe de Rosa, demander vainement à Dieu son repos et son bonheur perdus.

INVENTIONS NOUVELLES

BALANCE ROMAINE "LA MODERNE"

Sous la forme bien connue d'un pèse-lettres, cette petite balance peut rendre des services à tous ceux qui sont appelés à faire fréquemment des pesées de produits solides. Elle a été construite plus spécialement pour les besoins des photographes, mais elle peut aussi bien convenir pour diverses industries, pour le commerce de détail et même pour les besoins du ménage. Comme le pèse-lettres, "La Moderne" supprime l'emploi des poids. "La Moderne", à l'encontre du pèse-lettres, est terminée par un plateau creux d'une profondeur suffisamment grande pour pouvoir contenir les produits les plus légers qui, sous un volume assez grand, ne représentent qu'un poids peu élevé.



On pèsera donc dans cette balance aussi bien 500 grammes d'acide pyrogallique, produit chimique très léger, que 500 grammes de bichlorure de mercure qui rempliraient à peine le quart de l'espace occupé par le corps précédent. Le fonctionnement et le principe de cette balance sont les mêmes que ceux des pèse-lettres.

Un quart de cercle mobile gradué en grammes est entraîné par le poids du produit ou de l'objet contenu dans le plateau et vient se placer devant un index vertical qui indique le montant de la pesée. Une vis calante, placée à l'extrémité de l'un des supports permet de ramener à volonté le chiffre 0 en face de l'index enregistreur et, par conséquent, de placer toujours l'appareil d'aplomb, condition indispensable pour avoir une pesée rigoureuse. Cette balance se fait en quatre grandeurs, pour des pesées de 100, 200, 250, 500 grammes ; elle est montée sur un pied formant triangle dont une partie se replie contre la tige. Il résulte de cette disposition que, le plateau étant mobile, la balance occupe un très petit espace lorsqu'elle est démontée et repliée et occupe, par conséquent, très peu de place dans le bagage du touriste photographe.

A. R.

Avec un cœur généreux et franc, tout est simple et facile. — PASQUIN.